Nouvelle-Orléans, septembre 1922.

COMPTES RENDUS

DE

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS

(GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE)

Paraissant Tous les Quatre Mois

SOMMAIRE

Procès Verbal
Biographies de MM. Schoell et Roz, Conférenciers de l'Alliance Française, Exercice 1922-1923.
François Coppée.......................Mlle Ermance Robert
Le Farfadet....................Mme Roche Lauve Sheldon
Programme du Concours de 1923.

Prix de l'Abonnement, $1.00 par an, payable d'avance,

Le Numéro, 25 Cents

Siège Social 303 Perdido Bldg.,
822 rue Perdido,
Nouvelle-Orléans

Boudousquié Printing Co., Ltd.

Nouvelle-Orléans, septembre 1922.

COMPTES RENDUS

—DE—

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE

Athénée Louisianais.

La Société fondée sous ce nom a pour objet:

1°. De perpétuer la langue française en Louisiane.

2°. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger.

3°. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée Louisianais les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société.

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Athénée Louisianais

Séance du 26 mai 1922.

Dans les beaux salons de M. et Mme Joseph C. Deléry, aimablement mis à la disposition de l'Athénée, se réunissaient une cinquantaine de membres et de fidèles malgré une pluie torrentielle. En quelques mots choisis, M. Rouen présente Mme Jeanne Dupuy Harrison, lauréate de l'Athénée, qui, après quelques détails intéressants sur la très regrettée Mlle Ermance Robert, a donné lecture d'un excellent travail composé par celle-ci pour les Ursulines. Mlle Robert avait choisi pour sujet "François Coppée." Madame Harrison sait faire ressortir toutes les beautés de ce style savoureux, fin et précis qui est si bien connu en Louisiane. Mlle Robert dépeint surtout le grand chrétien qu'a été Coppée.

François Coppée mena une vie de grand travail; sa jeunesse fut difficile, sa vie simple et cachée fut toute à la littérature, qui fut sa grande consolation. Mlle Robert esquisse l'œuvre poétique de l'auteur, et elle fait bien voir la nature d'élite du poète des "Humbles". Elle rend bien vivante cette physionomie fine et distinguée du grand amant de Paris, surtout de la banlieue. Coppée apparaît ensuite comme dramaturge.

Mlle Robert passe en revue ses grands succès de théâtre; mais malgré "Le Passant" et "Pour la couronne," Mlle Robert revient vite à la poésie de Coppée qu'elle trouve trop sentimental pour les planches. Mlle Robert remémore les charmants tableaux épiques de celui qui nous a laissé "La Grêve des Forgerons" et "La Veillée."

Mlle Robert trouve dans la prose de l'ami de Leconte de Lisle le même sentiment tendre et mélancolique qui pour elle caractérise Coppée. Elle fait voir le rôle patriotique de Coppée pendant la guerre civile, devant les étrangers envahisseurs. Elle termine par d'éloquentes paroles adressées à ce poète qui l'a souvent fait pleurer, à cet ardent champion et défenseur du clergé catholique qui avait voué un culte profond à Dieu, à la religion, à la vertu et à la patrie.

M. Lionel C. Durel prend la parole ensuite pour faire une petite causerie d'une demi-heure sur Molière. "On commence à parler de Molière", dit M. Durel, "on ne termine jamais, volontiers; donc, il s'imposera le rideau au bout de trente minutes". M. Durel s'efforce de faire revivre l'homme et son époque. Il dépeint Molière tel qu'il le voit, car il semble croire que récemment, on a voulu en quelque sorte dénaturer Molière; on a tenté par exemple d'en faire un romantique qui aurait mis son sang dans son œuvre. Pour M. Durel, le grand contemplateur

a mis dans ses pièces tout ce qu'il a vu; il n'est pas étonnant qu'on y trouve des faits qui pourraient se rapporter à sa propre vie. M. Durel fait voir ensuite le but de Molière. Jean Baptiste Poquelin a surtout cherché le succès au théâtre, il a voulu plaire par le rire. Il a admirablement réussi et s'est, en plus, enrichi. M. Durel a fait un résumé rapide de la vie du grand comique, où il s'est attaché à le représenter comme un simple mortel, un infatigable travailleur. Il termine en montrant les deux côtés de l'esprit de Molière, cet esprit gaulois, varié, fécond, éclatant.

Après la partie littéraire, M. Georges J. Estes, accompagné par Mme Louise E. Toomey, fait entendre deux morceaux, "La Chanson de Florian" de Godard et "La Cavatine" de Faust. M. Estes possède une voix superbe; son art sûr lui promet un avenir brillant.

La charmante voix de Mme Joseph Deléry ravit l'auditoire par deux numéros, "Amour, prête ton aide" de Samson et Dalila, et "Sans toi" de Guy d'Hardelot. M. Joseph Deléry chante de sa chaude et belle voix "Henri VIII" et "Une ballade anglaise" de Spiess. Après de vifs applaudissements et à la demande générale il fait entendre "Parce que" d'Hardelot. Le programme musical se termine par un admirable duo, "Ciel, mon père!" d'Aida, chanté par M. et Mme Joseph Deléry. Mlle Mariette Sarrat s'ac-

quitte de son rôle d'accompagnatrice avec son talent accoutumé.

M. Rouen clôt la séance en remerciant ceux et celles qui ont bien voulu contribuer au succès du programme. La soirée se termine par des rafraîchissements.

BIOGRAPHIES DES CONFERENCIERS DE l'ALLIANCE FRANCAISE POUR l'EXERCICE 1922-1923.

M. Frank L. Schoell.

M. Schoell est né à Amiens, France, le 19 août 1889. Il a fait ses études au lycée de sa ville natale, puis à Paris, où il a été élève de l'Ecole Normale Supérieure. Il a obtenu en Sorbonne ses grades universitaires et a été nommé Agrégé des Lettres en 1912. Il fit, avant la guerre, plusieurs voyages en pays étrangers, entre autres en Bulgarie, où il fut pendant un an (1910-1911) secrétaire de l'ex-tsar Ferdinand. Il fit également un séjour d'un an aux Etats-Unis où il devait revenir, plus tard, comme membre du Haut Commissariat de la République Française, et plus tard en qualité de French Visiting Professor à l'Université de Chicago (1919-1922).

Avant d'être choisi pour ces fonctions, M. Schoell avait pris part à la grande guerre, en qualité d'officier dans l'armée française. On trouvera dans un de ses livres, publiés pour l'enseignement du français aux Etats-Unis, le récit très émouvant de sa captivité en Allemagne, où il avait été emmené après avoir été grièvement blessé.

M. Schoell s'est spécialisé dans l'étude de l'iconigraphie chrétienne ainsi que de la sculpture et des vitraux gothiques et Renaissance, et plusieurs collèges et universités lui ont déjà demandé des conférences sur ces sujets. M. Schoell possède parfaitement la langue anglaise.

Auteur de

"Charlemagne," Princeton University Press and Oxford University Press, 1920.

"Le Paris d'aujourd'hui." H. Holt & Co.

"La Nouvelle France." H. Holt & Co.

"Le Folklore au village." Putnam's.

A traduit divers ouvrages de l'anglais et de l'allemand, et a publié de nombreux articles dans les revues françaises et américaines: la Revue de Paris, la Revue Internationale de l'Enseignement, la Revue Universitaire, la Revue de Synthèse Historique, Atlantic Monthly, etc.

M. Firmin Roz

M. Firmin Roz, né à Limoges le 15 juin 1866, a pris ses premiers grades à la Faculté des Let-

tres de l'Université de Poitiers, puis étudia à l'Université de Paris où il passa sa licence ès-lettres en 1889. Chargé aussitôt de l'enseignement de la philosophie dans un collège de l'Académie de Paris, il fut appelé ensuite dans les Ecoles supérieures de la Ville de Paris, qu'il ne quitta que pour s'adonner complètement aux travaux littéraires. Il a professé à la Sorbonne, en 1916-1917, un cours libre sur l'Idéalisme américain et le mouvement transcendental dans la Nouvelle-Angleterre; en 1917-1918, un second cours sur l'Idéalisme américain dans l'action: Washington et Lincoln.

M. Firmin Roz collabore à la Revue des Deux Mondes depuis 1900; au Correspondant; à la Revue de la Semaine; au Journal des Débats; au Figaro et à l'Echo de Paris. Ses études étrangères ne l'ont pas empêché de suivre de près le mouvement littéraire en France. Il a fait, pendant plusieurs années, la critique dramatique à la Revue Politique et Littéraire, universellement connue sous le nom de Revue Bleue, et il y fait aujourd'hui la critique des romans. Il donne des essais sur "L'orientation intellectuelle" dans la revue La France Nouvelle, tout en publiant des "Etudes et Images étrangères" à la Revue Française.

Il a fait de nombreuses conférences en France et à l'étranger, et a déjà été, en 1913, le conférencier officiel de la Fédération.

M. Roz a été trois fois lauréat de l'Académie Française, qui lui a décerné notamment en 1916, pour son "Eloge d'Alfred de Vigny," le "prix d'éloquence" qu'elle attribue tous les deux ans au meilleur essai sur l'écrivain qu'elle a désigné. Membre de la Société des gens de lettres, il a été élu par ses confrères membre directeur. Il est aussi un des membres les plus actifs du Comité "France-Amérique," et rédacteur en chef de la Revue France-Etats-Unis, publiée par le comité. Il est officier d'Académie, Chevalier de la Légion d'honneur, Commandeur de l'ordre serbe de Saint-Sava.

Notre conférencier s'est de bonne heure et continuellement intéressé à l'histoire et à la littérature des Etats-Unis. Encore étudiant à l'Université il préparait, en collaboration avec deux de ses maîtres, la traduction des "Representative Men" d'Emerson. En 1902, il évoquait la noble figure du sage de Concord, exposait sa pensée et caractérisait son art dans un brillant essai publié par la Revue des Deux Mondes sous le titre: "l'Idéalisme américain." En 1908, il traçait, pour la même revue, à l'occasion de récentes études françaises sur les Etats-Unis, une esquisse de l'energie américaine, qui suggéra au Directeur de la "Bibliothèque de Philosophie scientifique," le Dr. Gustave Le Bon, l'idée de lui demander un volume sur le même sujet pour cette célèbre collection.

Le volume, publié en 1910, fut aussitôt couronné par l'Académie Française, et le Comité "France-Amérique" lui décernait, au mois de juin 1912, le prix James Hyde, destiné à récompenser "l'œuvre littéraire la plus utile au développement des bonnes relations entre la France et l'Amérique." En 1913, M. Firmin Roz était appelé comme conférencier officiel par la Fédératon de l'Alliance Française aux Etats-Unis et au Canada, et il donnait, durant les mois de janvier, février, mars et avril 1914, soixante-dix conférences dans les divers groupes, de New York à San Francisco et de Québec à la Nouvelle-Orléans. Ayant gardé de cette première tournée le meilleur souvenir, il a accepté avec empressement la nouvelle invitation qui lui était adressée par le Bureau de la Fédération.

Depuis cette époque, les événements ont amené M. Firmin Roz à prendre une part importante aux relations franco-américaines, et il s'est trouvé en rapports avec toutes les organisations américaines en France. Quand l'ambassadeur américain à Paris, M. Myron T. Herrick, fonda, au mois de janvier 1915, l'American Relief Clearing House, M. Firmin Roz fut choisi comme secrétaire français. Plus tard, la commission de la Croix-Rouge américaine en France, qui lui avait, dès le début, demandé son concours, lui confia le soin de publier chaque mois un bulletin destiné à faire connaître son activité et adressé aux membres du Parlement, aux préfets, sous-

préfets, aux maires des principales villes, à diverses personnalités du monde littéraire et politique.

Il parut donc tout particulièrement désigné pour diriger la section des Etats-Unis dans le service d'information crée par le Ministre des Affaires étrangères sous le nom de Maison de la Presse. Appelé à ce poste au mois de juillet 1917, il l'occupa jusqu'au 31 décembre 1919, date de la suppression du service.

Au printemps de 1919, il fut invité par le représentant du Bureau d'Information de Washington, à visiter les organisations américaines en France afin de pouvoir faire connaître exactement au peuple français l'effort américain. Après un tour de trois semaines aux ports d'embarquement, aux bases de ravitaillement, aux services d'arrière, aux camps, d'instruction et écoles de guerre, aux Quartiers Généraux et aux premières lignes, M. Roz prépara un exposé complet qui fut présenté au public français dans une suite de conférences organisées par les Universités françaises et réunissant un auditoire qui groupait les autorités civiles, militaires et religieuses, les membres de l'enseignement, la presse et, en général, tous ceux qui représentent ou dirigent l'opinion. Cette campagne éducative, menée dans les quinze ou vingt principales villes de France, et rayonnant de là à travers tout le pays, eut pour effet, à l'un des moments les plus critiques de la guerre, de contribuer largement

à révéler le magnifique effort américain qui se préparait et à exciter la confiance, en même temps qu'à inspirer une gratitude enthousiaste pour le secours que les Etats-Unis apportaient à la cause des Alliés.

M. Roz est, depuis le mois de septembre 1919, Directeur-adjoint de l'Office national des Universités et Grandes Ecoles françaises, avec la mission spéciale d'y développer la section américaine et la section britannique. En cette qualité, M. Firmin Roz s'occupe tout particulièrement des échanges de professeurs et d'étudiants entre les Universités françaises et les Universités américaines; il organise les conférences des professeurs américains, donne son attention aux boursières américaines dans les établissements français, aux boursiers américains dans l'American Field Service, aux boursières françaises qui sont reçues chaque année dans les Universités ou Collèges des Etats-Unis.

En même temps que le génie américain, M. Firmin Roz étudie aussi le génie anglais. C'est à ces deux séries de questions que se rapporte sa collaboration à la Revue des Deux Mondes, et c'est lui que les organisateurs anglais du troisième centenaire de la mort de Shakespeare ont choisi comme secrétaire du comité chargé d'assurer la participation de la France à cette commémoration.

Par ses études américaines et anglaises, M. Firmin Roz a élargi et fortifié ses études de

critique français. Obligé comme "reviewer" de suivre attentivement le mouvement intellectuel dans son pays, il a fait servir cet examen au jour le jour à une enquête sur la nature et l'évolution du génie français. C'est à cette grande question que se rattachaient ses conférences de 1913: il avait choisi les points qui lui paraissaient les plus propres à mettre en lumière la psychologie du peuple français, telle qu'elle se manifeste surtout dans les grands mouvements d'idées et les grandes œuvres littéraires.

Il se propose de continuer et de compléter cette interprétation dans ses nouvelles conférences.

Bibliographie.

1° Traductions.

Emerson: Hommes représentatifs, en collaboration avec MM. Jean Izoulet et A. Baret. Editeurs: Colin, 1892, et Crès, 1920.

Thomas Hardy: Jude l'obscur. Ollendorf, 1901.

George Moore: Esther Waters. Hachette, 1907.

Herbert Croly: Les Promesses de la vie américaine. Alcan, 1913.

H. Wickham Steed: La monarchie des Hapsbourg. Colin, 1914.

American Service Field: Amis de la France. Plon, 1917.

Sir Sidney Lee: Shakespeare, l'homme et

Rudyard Kipling: Les yeux de l'Asie. Payot, 1920.

l'œuvre. Payot, 1918.

2° Critiques.

La bonne dame de Nohant (George Sand en Berry). Laur, 1898.

Sainte-Beuve à Lausanne. Payot, 1904.

Edouard Rod. Sansot, 1906.

Alfred de Vigny. Couronné par l'Académie Française, Prix d'éloquence 1906. Sansot, 1906.

André Chénier. Textes choisis et commentés. Un volume de la "Bibliothèque française." Plon, 1913.

3° Etudes Etrangères.

Sous la Couronne d'Angleterre (l'Irlande et son destin; impressions d'Ecosse; au Pays de Galles). Couronné par l'Académie Française. Plon, 1905.

L'Energie Américaine: Evolution des Etats-Unis. Un volume de la "Bibliothèque de Philosophie scientifique." Couronné par l'Académie Française. Flammarion, 1909.

Tennyson. Un volume de la collection "Ecrivains étrangers." Bloud, 1911.

Le Roman anglais contemporain (George Meredith, Thomas Hardy, Mrs. Humphry Ward, Rudyard Kipling, G. H. Wells). Hachette, 1912.

L'Amérique nouvelle. Un volume de la "Bibliothèque de Philosophie scientifique." Flammarion, 1913.

4° Roman.

L'Age d'Homme. Plon, 1922.

François Coppée

Lecture faite à l'Athénée Louisianais, par Mme Jeanne Dupuy Harrison, d'un manuscrit de la main de Mlle Ermance Robert.

Si l'honneur qui m'est accordé de prendre la parole en votre présence met quelque fierté dans mon âme c'est avec un profond recueillement que je vais vous lire ces lignes écrites par notre sympathique et regrettée Mademoiselle Ermance Robert disparue de ce monde, déjà depuis plus de deux ans. Elle fut une de nos lauréates les plus distinguées— Graduée des dames Ursulines à qui ce petit travail sur l'œuvre de François Coppée est dédié; Mademoiselle Robert nous a laissé un souvenir inoubliable— Son caractere de femme parfaite, de femme héroïque— "La vraie soeur de Charité"— comme l'appelait le bon vieux père Subileau— Ne reculant jamais devant le devoir— Ouvrant toujours ses portes bien grandes à tous ceux qui demandaient ses conseils— Amie sincère, modèle parfait d'une vie dévouée à sa vieille mère—à sa famille et à son professorat qu'elle aimait tant. Sa vie, celle de la vraie femme de l'Evangile, restera toujours comme un livre ouvert dont chaque page servira à son immortalité.

MME JEANNE DUPUY HARRISON.

Aux Dames Ursulines de la Nouvelle-Orléans. Hommage de respectuese affection.—Ermance Robert.

“Jamais je n’ai trempé mon doigt dans l’eau froide des bénitiers, sans tressailir d’un singulier mouvement religieux.”—François Coppée.

Dans les diverses tentatives d’études biographiques que j’ai entreprises, je n’ai jamais, jusqu’ici, accordé à ma plume inhabile, et par cela même, craintive et discrète, de tracer un croquis littéraire masculin. Trop consciente de la faiblesse de ses traits, j’ai dû respecter le sexe fort.

Qu’est-ce donc aujourd’hui qui m’encourage, m’enhardit à ce point que, m’oubliant tout à coup je la laisse prendre son essor, et esquisser la physionomie de l’un des écrivains modernes les plus renommés, les plus appréciés; un parnassien, dont l’influence sur les lettres françaises est le plus fortement sentie?

Ah! c’est que, sous le charme des accents d’un vrai poète, qui m’a souvent fait couler les larmes des yeux, je ne puis plus la retenir, elle me glisse des mains, et s’élançant, la captive, elle va courir audacieusement, tandis que je méconnaîtrai, moi-même, dans un moment d’entraînement,

tous les sentiments qui m'ont, jusqu'à cette heure, si justement retenue.

Dans le trouble que me cause cet emportement enthousiaste, je me rassure à la pensée qu'en touchant au littérateur, je m'adresse, aussi, à un coeur tout brûlant de charité chrétienne. J'ai confiance dans le pardon de François Coppée, cet amant des petits, ce réaliste converti, qui a "rouvert son Evangile et est revenu vers la Croix." Que ma témérité soit considérée, non comme un jugement porté sur lui et son œuvre, mais bien comme un hommage rendu à son talent, à son caractère d'homme estimable et estimé, à son retour à l'amour de Dieu. Modeste fleur déposée à ses pieds!

Quoique l'on puisse lire de Monsieur Coppée des pages dictées par l'ironie et l'orgueil, quoiqu'il ait quelquefois traité des choses religieuses avec audace et légèreté—toutes choses qu'il a rétracté, d'ailleurs—il fut toujours, cependant, de ceux qui prient, et au fond de ses écrits, se trouve sans cesse une trace de la foi de son premier âge.

Sous l'action d'un mal physique, de la souffrance corporelle, il voit renaître pour lui, le "jour de l'âme," il aime davantage Dieu, il s'incline; il l'adore, il se sent le coeur plein d'amour divin, plein d'extase.

* * * * *

Placé au premier rang, François Coppée fut pour la génération actuelle, pour ses contempo-

rains, un maître et un modèle. Il fut tout à la fois poète, prosateur, auteur dramatique, mais c'est surtout dans ses poèmes qu'il vivra. Lyrique, élégiaque, épique, réaliste, son originalité siège par dessus tout dans la narration familière, dans la fidélité caractéristique de ce qu'il décrit. C'est un moderne sans excentricité.

Ses vers, rarement grandioses, sont toujours opulents, souples, harmonieux, et prêtent admirablement à la déclamation. Le rythme en est bien marqué; la rime, toujours riche. Il a des morcaux exquis, artistiques, de vrais tableaux, des scènes bibliques.

Son immense mélancolie, sa sympathie fine et tendre pour toutes les misères obscures, pour toutes les vertus ignorées; son amour pour ceux dont la vie est pure et qui remplissent leur devoir, nous surprennent et en font un moderne de la bonne école, qui ne choque pas les oreilles délicates.

Il sentait tout: l'harmonie des grandes orgues, qui font tressaillir la nef des cathédrales; les chœurs des pèlerins, éveillant les échos des montagnes par leur pieux cantiques; les larmes des affligés près des tombeaux; les soupirs contrits et douloureux des repentis; les paroles enflammées de la religieuse et du moine en extase; les candides et inconscientes prières des enfants, semblables à des ramages d'oiseaux. Il éprouvait l'inclination et le besoin d'exprimer d'une manière simple et sincère ce qui se passait

sous ses yeux, d'extraire ce qu'il y a d'humilité idéale dans les petites gens avec lesquels il vivait. Il nous parle dans le langage le plus attendrissant du paysage mélancolique des faubourgs parisiens, où s'écoula son enfance; en un mot, il peignait d'après nature.

Il avait une organisation extrêmement délicate, modeste et timide, qui s'abandonnait à des raffinements de sensibilité presque morbide, dont nous ne saurions nous plaindre, puisqu'ils nous valent ses pages les plus heureuses.

Il glorifiait tous les dévouements obscurs du pauvre, du faible, du moins favorisé de la nature. Il choisit ses héros parmi ceux qui remplissent les plus humbles fonctions dans la vie. Il possédait l'art d'extraire de la plus simple créature, de la plus basse occupation, des ouvrières, des servantes agenouilliès près de leur panier, des artisans, assistant aux offices avec leur sac d'outils à leurs pieds, le beau, le poétique, l'idéal; en cela, il était maître accompli. Il excellait dans l'art de faire parler les vieux, les aïeules. "Oh! la grand'mère! Qu'il faut avoir servi sous le drapeau de la famille pour porter cette épaulette-là!" Il eût comblé de soins et de tendresse sa "vieille maman chérie," si les flots qui passent, ne l'avaient emportée si vite loin de lui. Qu'importe le laurier, bien souvent éphemère, si quelque vieille mère ne doit pas, de sa main, le suspendre au foyer?"

* * * * *

François Coppée possédait une nature d'élite, qu'indiquait sa physionomie: son front était vaste et beau; ses yeux, grands et tristes; son nez, droit et fin; sa bouche, bien faite, exprimait un peu d'ironie.

Né en 1842, dans un coin perdu du faubourg Saint Germain, qu'il habita jusqu'à sa mort Coppée adora sa ville natale; il décrivit avec amour la banlieue de Paris, cette monstrueuse capitale, dont chaque quartier, chaque rue a sa physionomie personnelle, son caractère original. Il en connaissait tous les pavés, et même tous les moutards auxquels il souriait interrompant son rêve pour répondre à leur "Bonjour M'sieu."

Il fut ses études au collège Saint-Louis, et à l'âge de vingt-quatre ans, il attira l'attention du public par un recueil de poèmes, intitulé "le Reliquaire." Depuis lors, il n'avait cessé d'écrire, et en 1883, l'Académie française en fit un de ses élus, un "Immortel."

* * * * *

Sa vie fut simple et cachée, il y traduit son âme. Nous savons seulement peu de chose de sa jeunesse; il nous apprend lui-même que son père était employé dans les bureaux du ministère, que François fut enfant de constitution faible, qu'il était nerveux, sentimental; que, de bonne heure, une mort prématurée lui ravit la tendresse de sa mère, sans que la pierre du tombeau vît disparaître son amour filial. Il gran-

dit près de ses trois soeurs, deux desquelles peignaient pour leur existence. C'est avec la plus grande vénération qu'il nous parle de son père, mort jeune aussi; son fils lui succéda dans les bureaux du gouvernement. L'enfance de François et une partie de sa jeunesse se passèrent dans la tristesse, dans la pauvreté, et l'ombre projetée sur sa vie par cette sombre période, n'en fit point un pessimiste, un sceptique, mais développa sa sympathie pour tous ceux qui souffrent sur cette terre, cachant bravement aux regards étrangers, leurs chagrins et leurs douleurs. Sa vie pemière fut composée de rêves et de désirs; sa seule consolation se trouvait dans ses œuvres littéraires. C'est ainsi qu'il écrivit, d'abord, sans aucune vue d'intérêt, sans croire même que jamais d'autres le verraient, travaillant pour lui seul, pour la seule joie de jeter au dehors toute son âme et tout son cœur. Minuit le trouvait toujours à écrire à sa table, et ses dimanches étaient consacrés à lutter avec les idées, les images et les mots. "Heures de pur enthousiasme et de parfait bonheur," nous dit-il, "qui lui deviendront étrangères, quand il aura goûté à la saveur du succès, quand il aura pour éperon le débile désir de la gloire."

* * * * *

Sa réputation comme poète est depuis longtemps établie sur la sincérité de son œuvre, et le monde des lettres l'honore du premier rang.

Plusieurs de ses poèmes accrurent sa renommée, par leur débit dans les salons parisiens; parmi ceux-ci, citons: "la Grève des Forgerons", "les Aïeules", "le Naufragé", "la Bénédiction", "le Justicier" dont l'action est rapide et forte, "Angelus". Ses recueils intitulés "le Reliquaire," "les Humbles", "Récits Epiques" nous offrent les scènes les plus nobles et les plus pathétiques. On y trouve "la Veillée" poème d'une indicible tristesse, où se révèlent tant de charité et tant de pardon, inspirés par un regard jeté sur un Crucifix. "Jeunes Filles" sont des poésies pleines de grâce.

Comme auteur dramatique, ses plus grands succès ont été "le Passant," dont on ne saurait exprimer le naturel, la douceur et la simplicité; "le Luthier de Crémone": le caractère principal de cette charmante petite comédie est un bossu, dont la difformité abrite un noble coeur, un esprit magnanime; "le Trésor," "Pour la Couronne" sont encore l'expression des plus nobles dévouements. Mais, en général, Coppée est trop sentimental pour le théâtre, ses drames ont peu d'action; cependant les personnages en sont si vivants avec leurs passions et leurs douleurs qu'il ne manquent pas de nous intéresser et d'exciter notre admiration.

Sa prose offre des qualités semblables à celles de ses poésies: ce sont les mêmes sentiments tendres, nobles, délicats et mélancoliques, rendus dans de touchantes histoires, de charmants con-

tes, nous présentant des scènes de réel héroïsme dans la misère. Tous les caractères obscurs y ont leur place: la courtisane vieillie, la nourrice, le petit épicier, le vieux capitaine, la soeur de lait, le vagabond sauvé par une phrase de l'Evangile, l'ancien soldat probe et rude, la petite fille estropiée, le débutant dans la carrière littéraire, et même la vieille fille ayant sacrifié jeunesse, avenir, bonheur, pour soigner un petit frère infirme.

L'invasion des Allemands, la lutte héroïque de Paris font éclater les sentiments patriotiques de Coppée, qui fit du service pendant le siège. Plusieurs de ses compositions: "Lettre d'un Mobile Breton," "Plus de Sang," "Aux Amputés de la Guerre", sont des inspirations des évènements de la guerre de 1870, du siège de Paris et de la Commune, qu'il flétrit avec indignation. Il déplora les malheurs de sa patrie, pendant cette terrible époque de guerre civile, en présence de l'étranger ennemi et vainqueur.

Dix ans avant sa mort François Coppée, habitait au même point de son faubourg. La dignité de sa vie lui attira la consideration et l'estime de tous ceux qui ont eu la bonne fortune de le connaître doublement, personnellement et par ses œuvres. Il vécut loin du monde, dans l'intimité de ceux qu'il aimait, ignorant la malice de la vanité et de l'ambition, livré entièrement à ses rêves et à l'art d'écrire.

Je l'ai salué des beaux titres de prosateur, auteur dramatique, académicien, poète. Ne pouvons-nous pas pressentir pour lui, le titre encore plus honorifique de champion de la foi, défenseur des droits du clergé catholique français?

Le ciel a fait pour son mâle cerveau, le talent aimable, facile, compatissant. Ses rêveries mélancoliques ne poussent pas au désespoir, elles invitent à la résignation. Ses pas ne connaissent pas l'herbe fleurie, les frais gazons, mais le sentier de la douleur.

Il acheva son œuvre en n'élevant qu'à Dieu, à la religion, à la vérité, à la vertu, à l'héroïque indigence, à la patrie et à sa muse.

En lisant les œuvres de François Coppée, j'ai rarement souri, pleuré souvent.

LE FARFADET

Conte Rustique

Couronné par les Jeux Floraux du Languedoc
Prix d'honneur.
Fleur de Muguet

Puisque c'est un conte, il faut dire: Il y avait une fois une jouvencelle, dont nous allons dire l'histoire. C'était la mi-octobre, à l'époque des fins de vendanges, alors que toute la nature était vermeille: la grappe de raisins, les fruits et le feuillage, les bois et les coteaux et même la peau

des jeunes vendangeuses rougissait sous la caresse ardente des derniers rayons d'un couchant pourpre et doré, qui s'éteignant peu à peu fait place aux ombres tremblantes du crépuscule, flottant dans les airs, et semblables aux ailes sombres de ces oiseaux nocturnes qui s'abattent sans bruit sur le faîte des grands arbres où ils ont suspendu leurs nids. Doucement......... l'obscurité diaphane descendait sur toute la campagne en l'entourant comme d'un voile mystérieux......... que bientôt la brise va soulever, en y laissant briller la douce clarté de la lune opaline, la chaste diane de la nue lumineuse! A cette heure tardive, les habitants d'une rustique et jolie métairie, étaient plongés dans ce sommeil lourd et profond, qui suit toujours les fatigues d'un labeur manuel et dur. Seule, la fillette de la maison, éveillée par le bruit des jappements réitérés du chien de garde, se reprit à rêver, les yeux ouverts, aux douces choses auxquelles elle rêvait en dormant.

Yvette était une jeune fille, assurément trop jolie, pour une paysanne. Sa beauté fine et délicate demandait un cadre poétiquement rustique et charmant. Tout petite encore, sa mère l'avait confiée aux soins des bonnes sœurs d'un couvent situé non loin de la commune voisine de la métairie. Intelligente, Yvette, profita des leçons reçues des Religieuses qui la retinrent à l'école, deux années de plus que la durée des classes primaires; mais, lorsque vint le jour de réclamer

tout à fait Yvette, sa mère la ramena à la maison où, les occupations journalières du ménage l'appelèrent. La jeune fille se résigna à la monotonie d'un travail assidu, dans l'obligation où elle se trouvait d'alléger le poids d'une trop grande responsabilité pour sa mère, déjà, fort occupée à la surveillance générale de la maison. Pourtant, Yvette, trouvait le temps et l'occasion de revoir les excellentes "Sœurs" qu'elle aimait toujours d'une tendre reconnaissance et d'une véritable affection. Une fois, chemin faisant, au retour d'une visite, elle vit en passant un pont, un jeune homme très bien de mine: Henri Dubois arrivait du collège, il avait le cœur tout neuf et plein d'illusions. La beauté d'Yvette l'impressionna vivement!

Il faisait des réflexions, se demandant qu'elle était cette jeune fille, était-ce une demoiselle? pas une paysanne, assurément! Tout un monde de pensées envahissaient son cerveau de vingt ans! qui, en compagnie de la folle du logis, l'imagination, couvait par monts et par vaux, tout le pays du "Tendre"........

Enfin, il se décida à suivre, mais très discrètement........ la fée inconnue........ afin de s'assurer de ses titres et qualités, comme un être réel et non une apparition féerique!

Yvette, ne fut pas moins surprise de la présence d'un étranger, dans la commune. C'est, peut-être, le fils de ce monsieur qui vient d'acheter la propriété de monsieur Saint-Pé qui s'est

retiré dans une villa qu'il achève de faire construire aux environs de Troyes.

"Il est très bien, se disait-elle, c'est un brun........ et moi, je suis blonde comme les blés, la Cérès des champs!" L'amour, qui guette et chante dans les buissons, avait fait naître au cœur vierge de la jeune fille, un vif émoi! Elle devint toute rêveuse........ arrivant à la maison, un peu distraite et lointaine! Yvette, ne cachait rien à sa mère, et dans quelques paroles émues, elle lui confia ses impressions sur la rencontre imprévue qu'elle avait faite.

Madeleine, avec des yeux de mère, voyait, épiait le moindre changement sur la physionomie de sa fille qu'elle aimait tendrement, en l'entourant de mille soins délicats, qu'elle lui prodiguait comme à un être supérieur, mais innocent.

Yvette était l'unique enfant de ce couple intelligent, mais d'un esprit inculte. Ses parents l'avaient fait instruire, dans le but louable de l'élever à la hauteur de sa nature fine, en servant de guide à leur ignorance, à leur manque d'usage du monde.

Monsieur Henri Dubois, blessé par les flèches de Cupidon, était impatient de rencontrer formellement la jeune fille de ses rêves . . . et, comme l'amour est fertile en ressources, le jeune héros de notre conte, trouva très opportun de faire une visite d'affaire à la métairie. Il y fut reçu avec les égards dûs à un nouveau voisin. Jean-Pierre, le métayer, semblait tout fier de

cette visite qui lui paraissait avoir un autre but que l'achat d'une futaille de vin blanc, quelque excellent qu'en fût le cru! Il devina que la beauté de sa fille, Yvette, avait été la cause réelle de la démarche de Henri Dubois, et lorsqu'il se retrouva seul avec Madeleine, sa femme, il lui fit part de ses observations personnelles touchant un sujet, sensible à son orgueil de père, Madeleine, plus réfléchie et pratique que son homme, comme elle l'appelait familièrement, lui dit: "Eh bien! Jean-Pierre, sais-tu ou ne sais-tu pas, que ces beaux messieurs, venus de la ville, admirent nos filles lorsqu'elles sont jolies, mais ne les épousent pas? Tu veux donc faire le malheur de notre petiote......... elle est si heureuse avec nous."

"Tout de même, reprit le mari, je me suis bouté dans la tête que notre Yvette vaut bien un beau Monsieur! Je savons ce que je savons, et ma ménagère, tout ton lantiponnage ne sert à rien."

Madeleine, sachant fort bien qu'elle ne pourrait convaincre Jean-Pierre, dont l'entêtement était proverbial, laissa tomber la discussion, sans aigreur ni reproche . . . S'il n'avait tenu qu'à l'approbation de Madeleine, pour l'avancement de l'affaire de cœur de monsieur Henri Dubois, ce nouveau projet n'aurait pas eu de suite, car, elle n'ajoutait pas foi à son amour si subit! Elle voulait que le temps et la constance du jeune homme, fussent mis à l'épreuve.

C'était, d'abord, la beauté printanière de la jeune fille qui avait charmé Henri Dubois; puis,

ce fut sa grâce innée qui le retint auprès d'elle. Il n'en fallut pas davantage pour le convaincre de son attachement sincère pour Yvette, et, dès lors, il en fit la confidence au métayer et à sa femme.

Jean Pierre faillit en crever d'orgueil, comme la grenouille de la fable; mais Madeleine fit la sourde oreille et fut muette aux supplications du soupirant à qui elle demanda un délai de quelques mois pour se convaincre de la fidélité de l'amoureux.

L'absence d'Henri Dubois attristait visiblement Yvette qui, sans s'en rendre compte, avait perdu un brin de sa franche gaieté, son babil chantant comme un roucoulement de la colombe, se changeait en longs et touchants soupirs, et puis souvent ses jolis yeux bleus de pervenche se voilaient de pleurs . . . et son sourire devenait rare, attendri . . .

Henri Dubois n'était pas plus heureux et, fort de ses bonnes intentions, il se rendit à la Métairie, avec la ferme résolution d'emporter d'assaut le siège!

Les supplications furent vaines: Madeleine refusait d'acquiescer aux désirs du jeune amoureux; elle pensait franchement qu'Henri Dubois connaissait trop peu Yvette pour l'aimer déjà véritablement. Elle chérissait trop tendrement sa fille, pour la sacrifier à une passion si facile, croyait-elle! Ce n'est que lorsqu'elle vit la pau-

vrette, tout éplorée, qu'elle s'attendrit et promit son consentement, en temps et lieu.

Ils se quittèrent cordialement. Yvette était émue. Henri Dubois semblait résolu d'abréger le temps de l'épreuve, tant ses regards brillaient d'une flamme ardente et tendre, à la fois étaient éloquents!

Chaque semaine, Henri Dubois faisait sa visite coutumière à la métairie. Un dimanche, lorsqu'il y arriva, il vit tout le monde en émoi. Des bruits couraient dans toute la commune qu'une bande de loups-garous infestaient la campagne et qu'il ne se passait une nuit sans que ces esprits malfaisants ne jetassent la terreur dans quelque village.

La veille, c'était dans le vignoble de Jean-Pierre. François, le veilleur de nuit, avait vu, de ses yeux vu, un revenant, un vrai farfadet, suivi de feux-follets, jetant du soufre enflammé dans les vignes et dans les champs et dans les carrefours.

Madeleine, toujours si calme, était d'une agitation extraordinaire, sous l'effet de l'apparition des farfadets à la Métairie. Elle se lamentait en disant que sa pauvre Yvette en mourrait de frayeur.

Le moment d'attendrissement était venu, et, Henri Dubois en profita pour faire triompher se cause auprès de Madeleine.

"Oh! Monsieur Dubois, n'y aurait-il pas un moyen de chasser ces vilaines bêtes-là, qui nous

apportent tant de guignon?" s'écria la mère d'Yvette, en tremblant piteusement.

"Mais oui, Madame Jean-Pierre, il y a **mes** coups de fusil qui en auront raison. Je me mets à votre service, et dès ce soir, si vous le permettez. Je monterai sur le talus et je ferai bonne garde et la guerre à outrance aux loups-garous de toute espèce."

"Que vous êtes un brave garçon! s'écria Madeleine. En bien! je vous promets la belle récompense à laquelle vous aspirez... si vous nous débarrassez du farfadet-lutin qui jette le mauvais sort sur nos vignes!

"Madame Jean-Pierre, je ferai l'impossible!" promit le jeune homme, en serrant la main de la paysanne.

Elle se retourna vers Jean-Pierre, qui était plongé dans le désespoir..., croyant fermement à la ruine de son vignoble qui lui avait coûté tant de sueurs, de peine et de travail; à peine leva-t-il la tête lorsque sa femme lui dit: "Jean-Pierre, tu ne dis rien, mais qui ne dit mot, consent, n'est-ce pas? J'ai promis la main d'Yvette à Monsieur Dubois, s'il nous apportait la peau de la vilaine bête qui jette la panique chez nous."

"Quant à moi, répondit Jean-Pierre, je n'ai pas attendu la visite du loup-garou pour accorder la main de ma fille à ce vaillant **gars**, petit-fils de paysan, comme nous.

"Comment savoir que ce beau jeune monsieur

de la ville avait du sang de terroir!" murmura Madeleine.

Henri Dubois n'avait pas entendu cet aparté, échangé à voix basse entre le couple champenois; il avait pris congé de Jean-Pierre et de sa femme pour préparer, dresser ses batteries, pensant que tous les moyens sont bons, en amour comme à la guerre. Témoin de l'épouvante de ces natures simples, il en comprenait l'origine: l'atavisme chez le prince, comme chez le paysan, est très naturel; il n'est atténué chez le premier, que sous l'influence de l'éducation et d'un contact plus raffiné, tandis que le dernier est tout bonnement ressemblant à ses aïeux, sans préambule, ni péroraison.

Ainsi devisait Henri Dubois; il rêvait aussi à la douce perspective de triompher des préjugés de Madeleine, en se disant tout bas: "Encore quelques jours... et Yvette s'appellera Madame Dubois!" Il se voyait déjà vainqueur dans la lutte... et son coeur en frissonnait d'émoi...

Tous les préparatifs d'une chasse acharnée furent éxécutés sous la direction de M. Henri Dubois, qui attendit d'un pied ferme l'apparition du loup-garou. La nuit fut calme... pas une seule ombre du moindre feu follet; et, tous, à la métairie, se félicitèrent de pouvoir dormir tranquillement à l'avenir.

Il en fut de même, au cours des nuits suivantes. Mais, dans la soirée de samedi, lorsque toute la famille et les vendangeurs étaient réunis sous

la tonnelle, se reposant des fatigues du jour, on entendit des bruits inusités venant du fonde de la cave, et François, le veilleur, parut tout effrayé, blanc comme un suaire, s'écriant d'une voix étouffée: "Oh! voici le faradet!! Il vient de la mare au diable... A moi! à moi!!!"

Tous les assistants, pris de panique, épouvantés, se précipitèrent vers la grand'route, en criant au secours.

Quelques instants plus tard, les habitants de la métairie virent accourir en tout hâte M. Dubois, armé de son fusil et descendant dans la cave où étaient les futailles de vin, il fit l'inspection de chaque futaille, et dans la plus grande, qui était vide, il introduisit la crosse de son fusil, frappant à tort et à travers les parois du grand tonneau d'où s'échappèrent des hurlements d'outre-tombe, de nature à épouvaner les plus braves. On renversa le tonneau et il en sortit, plus mort que vif, un énorme paysan à face rouge lie de vin tant il en avait bu et tant il avait vociféré, imitant ou mimant, pour mieux dire, un vrai démon.

A la vue de cet homme bien vivant, qu'ils avaient pris pour un lutin de la pire espèce, tous battirent des mains en menaçant du poing l'intrus d'une forte rossée; mais M. Henri Dubois intervint en faveur du soi-disant lutin, qui criait grâce, promettant qu'il ne recommencerait plus la scène du luron, de l'homme qui s'amuse aux dépens de son prochain. Du tra-

gique au comique, il n'y a souvent qu'un pas; heureusement que cette comédie amusa tout le monde; Yvette, même, qui n'arrivait qu'au dénouement, s'en réjouit parce qu'elle vit tout le monde d'accord.

Madeleine, prenant sa fille par le bras, la présenta joyeusement, en qualité de "promise" de M. Dubois, qui rougit doublement, de bonheur et de gêne, et nous allons savoir pourquoi: avant de recevoir la récompense promise, il voulut se confesser de son gros péché de supercherie en avouant qu'il avait été l'auteur de la comédie jouée dans le but d'obtenir la main d'Yvette.

"Qui veut la fin veut les moyens!" ajouta-t-il en terminant sa confession.

Dans la vie privée, comme au théâtre, la pièce finit presque toujours par un mariage; ici, l'acteur principal avait bien gagné ses lauriers. Yvette était toute heureuse; elle cachait ses sourires et ses larmes dans les bras de sa mère, attendrie... Jean-Pierre, revenu de son extrême tereur, avait repris sa bonhomie habituelle, et, riait de ce rire satisfait en disant: "Eh, bien! Madeleine, je te l'avions bien dit que not fille serait Madame Dubois!"

"Tu as raison, cette fois-là, Jean-Pierre, et nous sommes d'accord sans chicane sur le bonheur de notre chère fille qui, en nous donnant Monsieur Dubois pour gendre, nous débarrasse

à tout jamais de la présence des farfadets.

....

Affabulation: Si vous craignez les farfadets, n'ayez pas de jolies filles.

Mme Roche Lauve Sheldon,
Mainteneur des Jeux Floraux du Languedoc.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

(Groupe de l'Alliance Française.)

Concours de 1923.

PROGRAMME

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours:

Les Maîtres du Thêâtre Français Contemporain.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er octobre 1923 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur recevra une médaille d'or et un prix de $25.00 en espèces, si le comité juge le manuscrit digne d'être couronné.

L'Athénée s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne de race blanche résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits en langue française aussi lisiblement que possible, ou dactylographiés sur papier ayant une marge, et seulement sur le recto. Ils ne devront pas dépasser 30 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artisque.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé à cette fête et les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés à l'Athénée Louisianais, 303 Perdido Bldg., 822 rue Perdido, Nouvelle-Orléans.

Le secrétaire perpétuel,

LIONEL C. DUREL.